

# Jacques Vincey rend aux "Bonnes" tout l'éclat de leur danse macabre

LE MONDE | 18.01.2012 à 15h33 |

Par Fabienne Darge

Que vous ayez déjà vu *Les Bonnes* dix fois ou jamais, allez découvrir cette nouvelle mise en scène que signe Jacques Vincey (au Théâtre de l'Athénée, à Paris, puis en tournée en France) : elle fait briller la pièce de Genet de tout son éclat noir de danse macabre, en un théâtre des fantômes cher à un metteur en scène qui s'est déjà brillamment attaqué à *Madame de Sade*, de Mishima, ou à *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Et puis ces *Bonnes* sont portées par trois actrices superbes, Hélène Alexandridis, Marilu Marini et Myrto Procopiou, qui déploient l'art du simulacre de Genet et la théâtralité de la pièce avec une démesure et une jouissance assez saisissantes.

C'est un homme, pourtant, que l'on voit d'abord, sur le devant de la scène, dans ce Théâtre de l'Athénée qui a vu la création de la pièce, en 1947, par Louis Jouvet. Un (très beau) jeune homme, intégralement nu, si ce n'est les gants de ménage en caoutchouc bleu qui recouvrent ses mains. Ce jeune acteur (Vanasay Khamphommala) dit un extrait de *Comment jouer "Les Bonnes"*, un texte que Genet, lassé de certaines interprétations trop réalistes de sa pièce, a écrit en 1962. *"Sacrées ou non, ces bonnes sont des monstres, comme nous-mêmes quand nous nous rêvons ceci ou cela"*, note-t-il, avant d'ajouter : *"Sans pouvoir dire au juste ce qu'est le théâtre, je sais ce que je lui refuse d'être : la description de gestes quotidiens vus de l'extérieur. Je vais au théâtre afin de me voir, sur la scène (restitué en un seul personnage ou à l'aide d'un personnage multiple et sous forme de conte), tel que je ne saurais - ou étais - me voir ou me rêver, et tel pourtant que je me sais être."*

Alors le rideau se lève, et peut se déployer le rituel de travestissement et de mort qui a été inspiré à Genet par l'histoire des soeurs Papin, Léa et Christine, qui, en 1933, assassinèrent sauvagement leur maîtresse et sa fille. Pas de décor réaliste ici, donc, pas de salon croulant sous les fleurs ou de chambre aux meubles Louis XV. Le scénographe Pierre-André Weitz a installé un échafaudage métallique, un espace à la fois mental et carcéral, dans la cage de scène noire comme la chambre des cauchemars.

Sous la lumière blafarde et stridente des songes, le jeu, la *"cérémonie"*, comme elles l'appellent, de Solange et Claire, les bonnes telles que les a renommées Genet, commence. Elles jouent, ces bonnes qui appartiennent à *"la famille des réprouvés glorieux qui prennent dans l'imaginaire une revanche sur leur condition"*

*de misère*", comme l'écrit l'universitaire Michel Corvin, à être Madame, à tuer Madame, leur patronne.

C'est le théâtre de leur aliénation que met en scène Jacques Vincey avec une vraie finesse de lecture de la pièce, dans ce spectacle en noir, blanc et rouge qui joue avec les codes du théâtre, et exacerbe les artifices - au centre de la pantomime, un extraordinaire manteau de gaze blanche, nimbé d'irréalité.

On est vraiment dans la tête des bonnes - à moins que ce ne soit dans celle de Genet, car le jeune homme du début continue à hanter discrètement la scène -, dans leur folie, leur enfermement. Seul le jeu peut servir d'exutoire au sentiment de dépossession qu'éprouvent les bonnes vis-à-vis de Madame, mais aussi l'une vis-à-vis de l'autre : *"J'en ai assez de ce miroir effrayant qui me renvoie mon image comme une mauvaise odeur"*, jette Claire à Solange.

Mais comme chez Pirandello, le théâtre finit par déteindre sur la vie, et même par la dévorer, et la farce macabre devient vraiment tragique. Madame elle-même n'est qu'un fantasme, un personnage éminemment théâtral, dans l'interprétation grandiose qu'en livre Marilu Marini : l'actrice argentine, qui jouait Solange dans la mise en scène d'Alfredo Arias, déploie toute la folie de son jeu baroque, *"monstre"* de théâtre comme l'exige Genet, ogresse de conte chez qui la malice pointe son nez.

Face à elle, Hélène Alexandridis (Solange) et Myrto Procopiou (Claire) sont aussi étonnantes. La première d'une détermination froide, désespérée, enragée, comme tirant les ficelles de la seconde, pantin enfantin, petit clown dansant et tragique. Toutes trois, sans oublier Vanasay Khamphommala et sa présence musicale et mystérieuse, incarnent sans la sacrifier la langue somptueuse de Genet.

Quant à Jacques Vincey, qui poursuit décidément un parcours d'une cohérence remarquable, il présente également sa mise en scène de *Jours souterrains*, d'Arne Lygre, au Théâtre du Nord, à Lille, du 21 au 27 janvier. Encore un huis clos à la réalité tissée de fantasmes.

**Les Bonnes, de Jean Genet.** Mise en scène : Jacques Vincey. Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 7, rue Boudreau, Paris 9<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Opéra. Tél. : 01-53-05-19-19. Mardi à 19 heures, du mercredi au samedi à 20 heures, jusqu'au 4 février. De 7 € à 32 €. Sur le Web : [www.athenee-theatre.com](http://www.athenee-theatre.com) ([http://www.athenee-theatre.com/saison/fiche\\_spectacle.cfm/110812\\_les\\_bonnes.html](http://www.athenee-theatre.com/saison/fiche_spectacle.cfm/110812_les_bonnes.html)).

Puis tournée jusqu'à fin avril, à Toulouse, Périgueux, Saintes, La Rochelle, Grenoble, Grasse, Saint-Raphaël, Draguignan...

Fabienne Darge